

Ces oeuvres toujours contemporaines

Marie-Claude Loiselle

Number 153, September 2011

Des villes et des hommes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65052ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Loiselle, M.-C. (2011). Ces oeuvres toujours contemporaines. *24 images*, (153), 3-3.

CES ŒUVRES TOUJOURS CONTEMPORAINES

Dans *Austerlitz*, sorte de mosaïque hallucinatoire par laquelle W.G. Sebald recompose à sa façon l'histoire d'un homme déraciné à la recherche de ses origines, on peut lire ceci : « j'ai de plus en plus l'impression que le temps n'existe absolument pas, qu'au contraire il n'y a que des espaces imbriqués les uns dans les autres selon les lois d'une stéréométrie supérieure, que les vivants et les morts au gré de leur humeur peuvent passer de l'un à l'autre ». Celui qui écrit ces lignes n'a pourtant rien d'un mystique, loin de là ! Pour cet écrivain qui a toujours cru aux « rendez-vous avec le passé », cette manière d'effectuer sans cesse des va-et-vient entre ce qui a été, ce qui aurait pu être et ce qui est, glissant de l'un à l'autre sans marquer de distinction, rend possible une porosité des frontières temporelles. Il a dit ailleurs en entretien que si vous vous introduisez sur le territoire d'une personne aujourd'hui disparue et que « vous lui portez suffisamment d'intérêt, cela vous permet malgré tout de donner corps à cette existence ou bien de l'extraire du passé pour la transporter dans un présent immédiat »¹.

Mais ce que Sebald accomplit avec la vie de personnes réelles, pourquoi ne pas également l'appliquer aux œuvres d'art ? Ce télescopage du temps, n'est-ce pas déjà ce qu'un grand nombre d'entre nous sentons se produire en plongeant dans un livre, un tableau ou un film ? Lorsqu'une œuvre nous touche profondément et que nous y portons assez d'attention pour pénétrer au cœur de son territoire, à mesure que nous devenons plus familiers ou plus intimes, devrais-je dire, avec elle, de même que, à travers elle, avec l'artiste qui l'a créée, n'avons-nous pas l'impression que le temps se trouve aboli, et cela, que cette œuvre ait été réalisée il y a cinq, cinquante ou cinq cents ans ? Lire ou regarder une œuvre, c'est entrer en relation avec elle, y projeter ce que nous sommes et recevoir en échange ce qu'elle a à transmettre d'énergie et de mystère. On peut rester en arrêt devant un visage peint par Giotto il y a sept siècles, sentir tout à coup que ce visage, tout comme celui qui lui a donné vie, est incroyablement proche de soi, qu'il s'adresse à nous de la même manière qu'il s'est adressé depuis sa création à tous ceux qui ont senti se nouer avec lui un accord secret. Le fait d'éprouver de façon si vive l'émotion dégagée par ce tableau ou ceux d'autres époques, un Cézanne, un Munch, un Rothko, ou encore de recevoir de façon tout aussi fulgurante un film de Murnau, de Satyajit Ray, de Johan van der Keuken, de Hou Hsiao-hsien, révèle que quelque chose dans le lien qui s'établit avec une œuvre transcende sans contredit le temps. Il est question ici de bien davantage que de l'idée d'universalité, qui apparaît comme un concept beaucoup plus large et vague que ce que nous évoquons ici. Il s'agit plutôt de cette espèce de contact foudroyant qui survient entre un spectateur et une création, à l'instant où cette rencontre se produit, effaçant toute distance.

Les œuvres nous regardent autant qu'on les regarde. Cette formule a souvent été utilisée pour mettre en relief le fait qu'un film par exemple n'est pas un objet extérieur que l'on contemple « à l'abri », que nous sommes interpellés, concernés par ce qu'il présente, mais, lorsqu'on s'y arrête à la lumière des propos de Sebald, on est saisi de constater que si les œuvres nous regardent bel et bien, c'est

qu'elles vivent en vérité en dehors de l'histoire et demeurent toujours contemporaines de celui qui regarde. Cela a fait dire à André S. Labarthe, de façon un peu péremptoire tout de même, qu'« il n'y a pas d'histoire du cinéma »². Mais on comprend que ce qui sous-tend cette affirmation, c'est l'idée que le cinéma pour nous, spectateurs, est toujours *de notre temps*. Si selon Labarthe un film de 1920 est contemporain d'un autre de 2010, c'est simplement que les films « existent au moment où ils passent devant nos yeux ». Ce qui relève de l'histoire, ce sont les maquillages, les costumes, les décors, souligne-t-il, alors que tout ce qui est strictement du domaine du cinéma appartient toujours au présent du spectateur.

Dans l'absolu, tout film, quel qu'il soit, renaît chaque fois dans l'œil de celui qui le regarde mais, dans les faits, une quantité trop importante de signes extérieurs qui le rattachent à l'époque à laquelle il a été réalisé – et qui, plus encore que les vêtements et les coiffures, sont ceux qui trahissent le désir du cinéaste d'être *de son temps* – compromet indéniablement sa possibilité de traverser les décennies en conservant intacte sa portée initiale. Ce qu'apportaient de nouveau les films qui ont « révolutionné » le cinéma à certaines époques, que ce soit le néoréalisme, la Nouvelle Vague, le cinéma direct ou d'autres mouvements plus récents, représente une donnée historique non négligeable, mais qui n'a rien à voir avec la qualité inhérente aux œuvres. Pour qu'une création artistique puisse véritablement s'extraire du passé et venir nous bouleverser d'une façon, certes différente à bien des égards de ce qu'il en avait été pour ses premiers spectateurs, mais tout aussi vive, elle doit porter la marque d'une singularité profonde rendant prégnant le sentiment que quelqu'un d'unique s'adresse à nous. En clair, cette création doit appartenir bien davantage à son auteur qu'à son époque. Cela peut sembler une évidence, mais pourtant, lorsque l'on voit combien la notion d'auteur est mise à mal, et même par ceux qui défendent un cinéma non conformiste, on suppose que cet embarras à son égard n'est pas sans rapport avec le fait qu'elle a été excessivement galvaudée, détournée du sens qu'elle prend dans les autres arts. Parler de « cinéma d'auteur » n'est de plus en plus envisageable qu'avec une certaine réserve, comme si ce terme octroyait nécessairement au cinéaste une sorte de position de supériorité.

L'auteur, littéralement « celui qui est à l'origine de quelque chose », n'est-il pas par essence un formidable magicien qui trace les contours d'un monde où il nous invite à le suivre ? Ce qui, depuis des siècles, continue de nous fasciner dans notre contact avec l'art et nous incite à tenter sans cesse de percer les secrets qu'il renferme, c'est qu'il n'est ni plus ni moins que le lieu où s'accomplit notre rencontre avec la sensibilité particulière d'un artiste, un inventeur de formes qui transfigure ce vers quoi se portent sa pensée et son regard pour nous l'offrir en partage... jetant chaque fois un pont au-delà du temps.

Marie-Claude Loiseau

1. Entretien réalisé par Eleanor Wachtel, dans *L'archéologue de la mémoire*, Actes Sud, 2009, p. 45.

2. « La grande table » diffusée sur France Culture, émission du 26 avril 2011.